

Le Serpent blanc

Il y a bien des années vivait sur terre un roi renowned dans tout son royaume pour sa sagesse. Rien ne lui restait inconnu, et il semblait que les nouvelles des affaires les plus secrètes lui parvenaient d'elles-mêmes de toutes parts.

Mais ce roi avait une étrange coutume : à chaque repas, lorsque tout avait déjà été débarrassé de la table et que personne, sauf lui-même, ne restait assis, un serviteur de confiance devait lui apporter encore un plat. Mais ce plat était couvert, et le serviteur lui-même ignorait ce qu'il contenait ; personne d'ailleurs ne le savait, car le roi n'ouvrait jamais le plat ni n'y goûtait tant qu'il n'était pas seul, absolument seul, dans la pièce.

Les choses allèrent ainsi longtemps, et il advint qu'un jour la curiosité saisit soudain le serviteur au moment où il emportait le plat de la table du roi ; elle le saisit si fort qu'il ne put y résister et porta le plat dans sa propre chambre.

Ayant soigneusement refermé la porte, il souleva le couvercle du plat et vit qu'un serpent blanc y gisait. À peine l'eut-il regardé qu'il ne put se retenir d'en goûter ; il en coupa un morceau et le mit dans sa bouche.

Et dès que sa langue toucha ce mets, il entendit derrière la fenêtre un étrange sifflement composé de nombreuses petites voix fines.

Il s'approcha de la fenêtre et se mit à écouter ; alors il comprit que c'étaient des moineaux qui conversaient entre eux et se racontaient mutuellement tout ce qu'ils avaient vu dans les champs et dans les forêts.

En goûtant la chair du serpent blanc, le serviteur avait acquis la capacité de comprendre le langage des animaux.

Or il advint que justement ce même jour, la bague la plus précieuse de la reine disparut, et les soupçons de vol tombèrent précisément sur le serviteur de confiance, qui avait accès partout.

Le roi le fit venir, se mit à le gronder, à crier contre lui, et le menaça en disant que s'il ne lui indiquait pas le coupable du vol avant le lendemain, lui-même serait accusé et livré à la justice. En vain le serviteur affirmait-il qu'il était innocent, le roi ne révoqua point sa décision.

Troublé et effrayé, le serviteur descendit dans la cour du château et se mit à réfléchir aux moyens de se tirer de ce mauvais pas. Or, non loin de là, des canards

se tenaient tranquillement près d'une eau courante et se reposaient, tantôt lissant leurs plumes, tantôt les lissant avec leurs larges becs ; ce faisant, ils entretenaient entre eux une conversation franche. Le serviteur s'arrêta et prêta l'oreille.

Ils se racontaient mutuellement où ils étaient allés ce jour-là et où ils avaient trouvé quelque bonne nourriture ; et l'une d'elles dit avec dépit : « J'ai quelque chose de lourd dans l'estomac ; dans ma hâte, j'ai avalé une bague qui gisait sous la fenêtre de la reine. »

Alors le serviteur saisit aussitôt la cane par le cou, l'emmena à la cuisine et dit au cuisinier : « Égorge donc celle-ci, elle est assez engraisée. » — « Oui, dit le cuisinier en pesant la cane dans sa main, celle-ci n'a pas ménagé sa peine pour s'engraisser : il y a longtemps qu'elle devrait être à la broche. » Il lui trancha la gorge, et lorsqu'il commença à la vider, la bague de la reine fut trouvée dans ses entrailles.

Après cela, il ne fut pas difficile au serviteur de prouver son innocence, et comme le roi voulait réparer son injustice, il lui permit de demander telle récompense qu'il voudrait et promit de lui accorder à sa cour n'importe quelle place, la plus honorable qu'il pourrait souhaiter. Le serviteur refusa tout et demanda seulement qu'on lui donnât un cheval et un peu d'argent pour la route, car il désirait voir le monde blanc et voyager.

Lorsque sa demande fut exaucée, il se prépara aussitôt au voyage et partit par le monde blanc.

Au cours de ce voyage, il lui advint un jour de passer près d'un étang, et il vit dans cet étang trois poissons qui s'étaient empêtrés dans des roseaux et se débattaient hors de l'eau. Bien que l'on dise des poissons qu'ils sont muets, le serviteur entendit distinctement leurs plaintes sur le fait qu'ils allaient périr misérablement.

Le cœur du jeune homme était compatissant : il descendit de cheval et remit à l'eau les trois poissons, les dégageant des roseaux. Ceux-ci battirent joyeusement de la queue, sortirent leurs têtes de l'eau et lui crièrent : « Nous nous en souviendrons et te récompenserons pour l'aide que tu nous as apportée ! »

Il poursuivit sa route, et peu après il lui sembla entendre à ses pieds, dans le sable, une voix quelconque. Le jeune homme se mit à écouter et distingua comment le roi des fourmis se plaignait : « Si seulement nous pouvions nous débarrasser de ces humains et de leurs animaux maladroits ! Tenez, par exemple, ce stupide cheval : il écrase mes fourmis sous ses lourds sabots sans aucune pitié. » Le jeune homme tourna aussitôt de la route vers un sentier latéral, et le roi des fourmis lui cria dans le dos : « Nous nous en souviendrons et ne resterons pas ton débiteur. »

La route le conduisit à une forêt, et dans cette forêt il vit un vieux corbeau et une corneille qui jetaient leurs petits hors du nid, en disant : « Dehors d'ici, indignes ! Nous ne pouvons plus vous nourrir à satiété maintenant. Vous avez assez grandi — vous pouvez désormais, certes, vous nourrir vous-mêmes. » Les pauvres oisillons gisaient étendus sur le sol, se débattaient, battaient de leurs petites ailes et criaient : « Pauvres de nous, sans aide ! Comment pouvons-nous nous nourrir, puisque nous ne savons pas encore voler ? Il ne nous reste plus qu'à mourir ici de faim. » Alors le bon jeune homme descendit de cheval, perça son cheval de son épée et jeta sa carcasse aux corbeaux pour leur nourriture. Ceux-ci fondirent sur la carcasse, se rassasièrent et lui crièrent dans le dos : « Nous nous en souviendrons et ne resterons pas ton débiteur ! »

Le bon jeune homme continua à pied, marcha, marcha encore, et arriva dans une grande ville.

Dans cette ville, les rues étaient bruyantes, et le peuple se pressait partout en foules, et quelqu'un parcourait les rues à cheval en proclamant que la princesse cherchait un époux, et que quiconque voulait la demander en mariage devait accomplir une tâche difficile, et que s'il ne l'accomplissait pas, il devrait en payer de sa vie. Beaucoup, disait-on, avaient déjà tenté d'accomplir cette tâche, mais n'avaient perdu leur vie qu'en vain.

Mais le jeune homme, ayant vu la princesse, fut tellement ébloui par sa beauté qu'il oublia tous les dangers, se présenta devant le roi et déclara son désir de demander la princesse en mariage.

On le mena alors à la mer et, devant lui, on jeta une bague d'or dans les flots. Ensuite le roi lui ordonna de retirer cette bague du fond de la mer, et à son ordre il ajouta : « Si tu plonges pour la chercher et remontes sans la bague, on te rejettera dans l'eau jusqu'à ce que tu périsses dans les flots. »

Tous plaignaient le beau jeune homme et l'abandonnèrent sur le rivage marin. Et il resta là, debout sur la rive, réfléchissant à ce qu'il devait faire ; soudain il voit — trois poissons émergent du fond de la mer, et ce sont précisément ces mêmes poissons auxquels il avait sauvé la vie. Celui du milieu tenait dans sa bouche une coquille, qu'il déposa sur le rivage aux pieds du jeune homme ; et lorsque celui-ci ramassa la coquille et l'ouvrit, il y trouva la bague d'or.

Le jeune homme se réjouit, rapporta la bague au roi et s'attendait à recevoir la récompense promise. Mais la fière princesse, apprenant qu'il n'était pas de naissance égale à la sienne, se détourna de lui avec mépris et exigea qu'il accomplît encore une autre tâche.

Elle descendit dans le jardin et y répandit elle-même dix sacs pleins de millet. « Demain, au lever du soleil, dit-elle, il devra ramasser tout ce millet, et de telle sorte qu'aucun grain ne soit perdu. »

Le jeune homme s'assit dans le jardin sous un arbre et se mit à penser comment il pourrait accomplir cette tâche ; cependant il ne put rien imaginer et s'affligea, s'attendant à ce que, dès le lever du soleil, on le menât au supplice.

Mais lorsque les premiers rayons du soleil pénétrèrent dans le jardin, il vit que les dix sacs se tenaient devant lui, pleins à ras bord, jusqu'au dernier grain ! Le roi des fourmis était venu durant la nuit avec ses milliers de fourmis, et ces insectes reconnaissants avaient travaillé avec grand zèle à rassembler le millet et l'avaient versé dans les sacs.

La princesse descendit elle-même dans le jardin et vit avec étonnement que le jeune homme avait accompli la tâche difficile. Mais elle ne pouvait encore vaincre son cœur orgueilleux et dit : « Bien qu'il ait accompli les deux tâches qui lui furent imposées, il ne deviendra pourtant pas mon époux avant qu'il ne m'ait procuré une pomme de l'arbre de vie. »

Le jeune homme ignorait complètement où poussait cet arbre de vie, cependant il se prépara au voyage et résolut de parcourir le monde blanc aussi longtemps que ses jambes agiles le porteraient. Mais il n'espérait pas trouver cet arbre.

Ainsi il partit et avait déjà traversé trois royaumes quand, un soir vers le crépuscule, il arriva dans une forêt, s'assit sous un arbre et s'apprêtait à sommeiller ; soudain il entendit un bruit et un frémissement dans les branches, et une pomme d'or tomba droit dans sa main. Au même instant, trois corbeaux descendirent de l'arbre, se posèrent sur son genou et dirent : « Nous sommes ces trois corbeaux que tu as sauvés d'une mort de faim. Lorsque nous eûmes grandi et appris que tu cherchais la pomme de l'arbre de vie, alors

« Nous avons volé par-delà la mer, jusqu'au bout du monde, où pousse l'arbre de vie — et voici que nous t'avons rapporté cette pomme. »

Le brave jeune homme se réjouit, retourna auprès de la belle princesse et lui offrit la pomme d'or. Alors, elle n'eut plus aucune excuse.

Ils partagèrent la pomme de l'arbre de vie et la mangèrent ensemble ; et son cœur se remplit d'amour pour le jeune homme, et ils vécurent dans un bonheur indestructible jusqu'à une vieillesse profonde.